

# Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

QUATRIÈME SÉRIE

Publiée avec le concours  
du Centre National de la Recherche Scientifique

LXXIX<sup>e</sup> ANNÉE

---

## REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

---

TOME LIX

N<sup>os</sup> 1-2

Janvier-Juin 1957

René WALTZ  
« Alma Venus »

Bordeaux :

FÉRET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Paris :

C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE, VII<sup>e</sup>

Toulouse :

ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Bibliothèque Maison de l'Orient



161995

bien amical souvenir  
Mey

## « ALMA VENUS<sup>1</sup> »

La locution *alma Venus*, essentiellement poétique, et un grand nombre de locutions analogues ont donné lieu à tant d'interprétations erronées et de traductions défectueuses que l'objet principal de l'étude que j'entreprends ici sera de déterminer, d'une façon aussi précise et aussi objective que possible, le sens exact, la véritable valeur de l'adjectif *almus* dans les divers textes, classiques ou non, où nous le rencontrons et dont le plus réputé est sans nul doute l'invocation de Lucrèce à Vénus, en tête de son *De Rerum Natura*. L'erreur commise repose, nous le verrons, sur un rattachement systématique, souvent même presque automatique, de cet adjectif à son origine étymologique et sur la méconnaissance de son évolution sémantique, que j'essaierai d'établir. Le cas d'*almus* n'est au demeurant qu'un exemple, particulièrement grave et frappant, de cette coutume trop répandue qui consiste à subordonner le sens des mots à leur étymologie, au lieu de leur conférer purement et simplement le sens — ou les sens — qu'ils ont pris tôt ou tard dans l'usage.

Mais le problème spécial que nous allons envisager est déjà d'une assez vaste étendue, puisque l'adjectif *almus* se rencontre dans tout le cours de la littérature latine, de Plaute à Apulée et au delà, associé, comme épithète, tantôt à des noms de divinités (telles que Vénus, Cérès ou Pallas), tantôt, quoique plus rarement, à des noms d'êtres humains, tantôt enfin à des noms de choses, objets concrets ou notions abstraites, poétiquement personnifiés.

\* \* \*

L'étymologie d'*almus* ne fait pas difficulté. Elle avait déjà été soulignée à l'époque d'Auguste par Verrius Flaccus, cet érudit grammairien dont le traité *De Verborum significatione* ne nous est pas parvenu, mais a été partiellement reproduit par Festus au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, puis, sous forme plus condensée encore,

1. Communication faite à la Société lyonnaise d'Études anciennes, le 17 décembre 1955.

par Paul Diaire au VIII<sup>e</sup> siècle. On trouve également cette étymologie indiquée à plusieurs reprises par Servius dans son commentaire des œuvres de Virgile et, deux ou trois siècles plus tard, elle est encore mentionnée par Isidore de Séville. Elle était donc de tradition dans toute l'antiquité, et personne n'en a depuis contesté l'authenticité. On retrouve, en effet, dans *almus*, la racine du verbe *alere*<sup>1</sup>, tout comme dans les substantifs *altor* et *altrix*, qui font partie du vocabulaire cicéronien<sup>2</sup>. — Notons en passant que l'adjectif *altus*, qui n'est autre chose que le participe passé d'*alere* transmué en adjectif, n'a plus, comme le remarque Alfred Ernout dans son *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, aucun rapport sémantique avec le verbe d'où il émane : constatation fort suggestive. Et ajoutons qu'on saisit aisément, en ce qui concerne *altus*, comment le passage du sens originel périmé au sens usuel a pu se faire, puisqu'au sens primitif du verbe *alere*, « nourrir, alimenter », s'est joint dans la langue courante le sens dérivé de « développer, faire croître, faire grandir », et qu'il est également facile de concevoir comment du sens de « haut », qui implique l'idée de longueur verticale, on est passé, par une extension fort simple, au sens de « profond ».

\* \* \*

Il me paraît utile de rappeler, avant d'aller plus loin, la manière dont Alfred Ernout et Cyril Bailey interprètent *alma Venus* dans leurs éditions respectives de Lucrèce. C'est ainsi que, suivant Ernout, qui le traduit par « Vénus nourricière », *alma* « correspond » au grec ζείδωρος<sup>3</sup>, dont Empédocle s'est servi pour qualifier Aphrodite<sup>4</sup>, alors que ζείδωρος signifie étymologiquement « qui produit l'épeautre (ζεία) », d'où par extension, chez Homère, « fécond », puis, par confusion peut-être avec le verbe ζῆν, « qui donne la vie ». Ce n'est donc là qu'un synonyme assez approximatif d'*almus*. En outre, *almus* « désigne, d'après Ernout, l'activité créatrice et fécondante » — formule qui a l'inconvénient de mêler et même de confondre trois notions aussi dissemblables que nourrir, féconder et créer — « comme l'indique, ajoute-t-il, la phrase d'Apulée, *Métam.*, 4, 29 [en réalité 30] : « en rerum naturae prisca parens, en

1. Supin *altum* ou *alitum*.

2. Cf. *De Natura deorum*, II, 86 ; *Pro Flacco*, 62.

3. Ernout et Robin, *Commentaire exégétique et critique du De Rerum Natura*, t. I, p. 4.

4. Cf. Plutarque, *Script. mor.*, 756 E.

« elementorum origo initialis, en orbis totius alma Venus ». Nous aurons à revenir sur ce texte<sup>1</sup>, dû à un écrivain d'époque tardive en quête perpétuelle d'originalité, et où *almus* est construit, à la manière d'un substantif, avec *orbis totius* comme complément déterminatif. Il ne semble pas qu'un tel rapprochement soit, pour élucider Lucrèce, d'une valeur indiscutable.

Quant à Bailey<sup>2</sup>, il rend *alma Venus*, en anglais, par « Venus the life-giver ». Au lieu de Vénus nourricière, c'est Vénus « la donneuse de vie, la procréatrice » : sens au premier abord acceptable, légitimé par le rôle et les attributions de la déesse. Cependant comment justifier ce sens ? Comment rendre plausible cette substitution (que nous venons déjà de rencontrer chez Ernout) de l'idée de création à celle de nourriture ? Idées qu'il importe assurément de dissocier et que Bailey semble s'appliquer au contraire à identifier, à unifier l'une avec l'autre. Il déclare, en effet, dans la note explicative de son commentaire, qu'*alma* n'est pas « une simple épithète conventionnelle de la déesse », signifiant gracieuse, aimable (gracious), mais est employé ici « avec le sentiment du rapport de ce mot avec la racine d'*alere* ». L'équivalent littéral d'*alma Venus* est dès lors pour lui « fostering Venus » (Vénus nourricière), et il n'hésite pas à mettre sur le même plan, malgré l'écart, « Venus the life-giver ». Sur quoi, après avoir spécifié que « le mot est une épithète traditionnelle de Vénus », il rappelle que Munro cite<sup>3</sup> deux documents, l'un épigraphique, où un quartier de Rome est appelé *almae Veneris uicus*<sup>4</sup>, l'autre géographique, où une île située vers l'embouchure du Tibre, entre Ponto et Ostie, est appelée *almae Veneris insula*<sup>5</sup> ; qu'en littérature *alma Venus* se rencontre chez Plaute (*Rud.*, 694), chez Macrobe (III, 8, 3), qui attribue l'expression à Laevius, puis chez Virgile (*Aen.*, I, 618 et X, 332), comme aussi chez Horace et Ovide ; que le même qualificatif est appliqué par Lucrèce (VI, 750) à Pallas et par Virgile à plusieurs autres déesses ; « mais, ajoute-t-il, l'idée de création et de nourriture semble toujours être présente : but the idea of creation and nourishment seems always to be present. »

On sent bien, en somme, tant chez Bailey que chez Ernout, un

1. Ci-après, p. 68.

2. Édition du *De Rerum Natura*, vol. I, p. 177, et II, p. 591.

3. Dans son édition du *De Rerum Natura*, t. II, p. 21.

4. Basis Capitolina, reg. XII ; cf. *Corpus Inscr. lat.*, VI, 975. Ernout (*loc. cit.*) en faisait déjà état.

5. *Cosmographia Aethiici* (éd. A. Gronovius, p. 716).

fond d'incertitude et d'embarras qui suffirait à mettre en doute la justesse de leur interprétation.

\* \* \*

A notre tour, prenons en main la question. Examinons, pour commencer, les différents emplois et les différents sens d'*almus*, et essayons de les classer, de les hiérarchiser logiquement.

Pris au pied de la lettre, le sens initial de « nourricier » ne se rencontre dans aucun document littéraire. Dans tous les textes où il figure, *almus* a une valeur poétique, une valeur d'image, qui l'éloigne peu ou prou de son acception étymologique. En voici d'abord quelques-uns où la trace de cette acception primitive demeure néanmoins perceptible. Lorsque Virgile, dans les *Géorgiques* (III, 329), emploie *almus* pour qualifier un terrain de culture dont il chante la production printanière, il est évident qu'il faut entendre et traduire *parturit almus ager* par : « la terre nourricière — ou, si l'on veut, fructueuse, productive — est en travail d'enfantement. » De même, lorsque Lucrèce, dans un passage fameux (II, 991 sqq.), explique que nous sommes tous issus du même père céleste, de qui la terre, notre mère, reçoit la pluie qui la féconde, la terre est désignée par les mots *alma... mater... terra*. Entendons : « la terre, notre mère nourricière », ou encore : « notre mère et notre nourrice ». Trois vers plus loin, en effet, Lucrèce, ayant énuméré les moissons, les arbres, l'espèce humaine et les animaux auxquels la terre donne le jour, ajoute qu'à tous elle procure les aliments (*pabula... praebet*) grâce auxquels ils vivent, prospèrent et se reproduisent<sup>1</sup>. (Nous verrons tout à l'heure, dans un texte d'inspiration mythologique, la Terre divinisée : le cas sera très différent.) Il en va de même encore quand on rencontre dans les *Géorgiques* (II, 233) cette fin de vers : *uitibus almīs*. « La vigne nourricière » est une traduction très appropriée, en accord avec le contexte, quoiqu'on puisse également traduire sans fausser le sens par : les vignes « généreuses » ou, mieux encore, « vivifiantes ».

Dans de tels textes, le sens d'*almus* se nuance déjà et va en quelque sorte en s'élargissant : il devient presque synonyme, dans

1. On en trouverait une sorte d'écho, à deux reprises, chez Columelle : en prose, dans un passage du III<sup>e</sup> livre du *De Re rustica* (21, 3) ; où il appelle un sol fertile *alma tellus* ; en vers, dans ce poème sur l'horticulture qui constitue le 10<sup>e</sup> livre du *De Re rustica*, et où la terre, personnifiée et appelée (v. 257) *alma parens*, se réjouit de voir au printemps — l'image est hardie — ses tempes ceintes de fleurs bigarrées.

la langue poétique, de *fecundus, fertilis, uber*. Ce n'est encore là qu'un commencement, à peine marqué, de son évolution sémantique ; mais déjà à la notion purement matérielle d'alimentation se mêle un élément, si faible soit-il, d'ordre affectif, sinon sentimental, qui, d'étape en étape, ira en s'accroissant.

A ces exemples joignons-en un assez différent, qui vaut d'être cité pour son originalité. Au VII<sup>e</sup> livre de l'*Énéide*, Virgile, se préparant à dénombrer l'armée italienne et à en énumérer les principaux guerriers et les principaux chefs, s'adresse aux Muses en ces termes (v. 641 sqq.) :

Pandite nunc Helicon, deae, cantusque mouete,  
 Qui bello exciti reges, quae quemque secutae  
 Complexerint campos acies, quibus *Itala* iam tum  
 Floruerit *terra alma uiris*, quibus arserit armis.

*Alma*, cette fois, est manifestement pris au figuré : il s'agit de la fécondité de l'Italie en guerriers, en héros de champs de bataille (le rapprochement de *alma* et de *uiris* est, à cet égard, caractéristique). Et, par conséquent, le sens d'*almus*, beaucoup moins matériel, beaucoup moins concret que dans les cas précédents, se trouve sensiblement plus éloigné du sens étymologique.

\* \* \*

Abordons — Vénus provisoirement mise à part — la série des divinités auxquelles *almus* sert, plus ou moins couramment, de qualificatif.

Un cas très délicat, et à première vue embarrassant, est celui de Cérès, en raison de ses attributions agricoles. Il nous aidera, sinon à élucider, du moins à délimiter le problème. Lorsqu'on se trouve, soit chez Virgile soit chez Ovide, en présence de la locution *alma Ceres*, on est en droit d'hésiter sur le sens : faut-il traduire, comme font certains, par « Cérès nourricière », ou, avec d'autres, par « bienfaitrice Cérès » ? Les deux interprétations ne sont évidemment pas contradictoires ; mais il faut choisir. Or, la seconde est, selon moi, la plus justifiée de beaucoup. Ovide, dans ses *Fastes* (IV, 457), qualifie Cérès d'*alma* au moment où elle vient, chez le vieux paysan Celeus, de sauver le petit Triptolème, malade dans son berceau et que sa famille croit perdu, en lui insufflant dans la bouche son haleine miraculeuse, et où elle lui fait absorber, pour

lui rendre le sommeil, une infusion de pavots mélangée à du lait chaud. Dans ses *Métamorphoses* (V, 572), il l'appelle de même *alma Ceres* au moment où, après d'interminables recherches dans le monde entier, elle vient enfin de retrouver sa fille Proserpine, que lui a enlevée Pluton. Quel rapport dans ces deux passages avec les productions nutritives que lui doit l'espèce humaine? Le même Ovide, du reste, l'appelle ailleurs (*Fastes*, IV, 412) simplement « la bonne Cérés », lorsqu'après avoir rappelé qu'elle aime passionnément la paix il ajoute qu'elle se contente des plus modestes offrandes pourvu que celles-ci soient d'une irréprochable pureté : « *Parua bonae Cereri, sint modo casta, placent.* » *Alma, bona*, il est clair que les deux termes sont ici quasiment synonymes, qu'ils pourraient être intervertis s'ils n'étaient prosodiquement dissemblables, et que « la bienfaitante Cérés » est, par conséquent, pour *alma*, la traduction la mieux appropriée. Les *Géorgiques* fournissent un argument analogue. Au début du poème (I, 7), Virgile invoque Bacchus et Cérés en ces termes :

Liber et *alma Ceres*, uestro si munere tellus  
Chaoniam pingui glandem mutauit arista,  
Poculaque inuentis Acheloïa miscuit uuis.

Ici encore, « bienfaitante », en harmonie avec le contexte, représente l'intention du poète infiniment mieux, à coup sûr, que ne le ferait « nourricière ». Servius lui-même, dans son commentaire, a d'ailleurs l'air d'hésiter, puisqu'il explique *almus* par *sanctus* (nous y reviendrons) et ajoute simplement : « *siue ab alendo dictus* ».

On pourrait, à vrai dire, en sens contraire, recourir à un passage d'Apulée. Dans ce vaste poème en prose qu'est *L'Ane d'or*, il prête (XI, 2) à son héros Lucius une prière fort curieuse, dans laquelle, voyant apparaître la lune qu'il invoque sous le nom de « Reine du ciel », il hésite à l'assimiler soit à Cérés, soit à Vénus, soit à Phébé, soit à Proserpine (plus loin, elle deviendra Isis) : « *Siue tu, lui dit-il au début, Ceres alma, frugum parens originalis, quae..., uetustae glandis ferino remoto pabulo, miti commonstrato cibo, nunc Eleusinam glebam percolis.* » Il est manifeste, d'après le contexte, que « nourricière » est bien ici le sens authentique d'*alma*. Mais tenons compte qu'Apulée est un écrivain postclassique, qui, en même temps qu'il s'inspire des poètes qui l'ont précédé, subit déjà manifestement l'influence de certains grammairiens étymo-

logistes, tels que ce Verrius Flaccus que nous mentionnions ci-dessus : nous en verrons un autre indice quand nous reviendrons à Vénus. Il y a, au demeurant, un autre passage de *L'Ane d'or* (VI, 2-3), où le sens d'*alma*, toujours appliqué à Cérès, reste pour le moins douteux. C'est à la fin du conte de Psyché. Fuyant Vénus qui la poursuit de sa jalousie haineuse, Psyché aperçoit un temple sur une cime escarpée, s'y rend, y trouve, déposés pêle-mêle à côté d'épis entassés, des faux et d'autres outils de moissonneurs. Elle se met à les ranger avec le plus grand soin. Survient Cérès en personne, *alma Ceres*, qui, surprise, s'écrie tout émue : « Ain, Psyche miseranda? Totum per orbem Venus anxia disquisitione tuum uestigium furens animi requirit teque ad extremum supplicium expectit... ; tu uero rerum mearum tutelam nunc geris et aliud quicquam cogitas nisi de tua salute? » Sur quoi Psyché, tout en larmes, se jette à ses pieds, implore sa grâce et sa protection, lui demande la permission de se cacher parmi les tas d'épis qu'elle voit à son côté jusqu'au moment où le courroux de Vénus aura fini par s'apaiser. Cérès voudrait la satisfaire, mais ne croit pas en avoir le droit : « Tuis quidem lacrimosis precibus, répond-elle, et commoueor et opitulari cupio, sed cognatae meae, cum qua etiam foedus antiquem amicitiae colo, ... malam gratiam subire nequeo. » Faut-il croire que, dans une scène pareille, *alma* doit être traduit par « nourricière »? Je ne le pense vraiment pas<sup>1</sup>. Mais peut-être faut-il en conclure qu'une certaine oscillation entre ces deux significations foncières d'*almus* n'a jamais cessé de se faire sentir<sup>2</sup>.

En tout cas, ce qui (sauf dans la prière de Lucius) me déterminerait à adopter pour Cérès la seconde acception, c'est que ce sens de « bienfaisant, bon, généreux, protecteur » se rencontre constamment, de manière indubitable, avec les noms de divinités qui ne président à la nourriture ni des hommes ni des animaux, mais qui sont réputées pour leur merveilleuse action sur la vie, la prospérité, le bonheur des êtres humains et du monde entier.

C'est ainsi qu'*alma* qualifie Phébé dans ces vers de l'*Énéide* (X, 215-216) :

Iamque dies caelo concesserat *alma*que curru  
Noctiuago *Phoebe* medium pulsabat Olympum.

1. Il n'y a pas lieu de tenir compte de l'inscription mutilée du *Corpus* (VII, 170) où on lit *almae*, que certains, sans certitude, ont cru pouvoir appliquer à Cérès.

2. De Cérès, on pourrait rapprocher Palès, déesse des pâturages et des troupeaux. Cependant, dans les *Fastes* (IV, 722 et 723), c'est sans contredit le sens de « bienfaitrice » ou de « protectrice » qui s'impose à l'esprit du lecteur.

Peut-être Phébé est-elle appelée *alma* en raison de la bienfaitante influence qu'elle exerce sur les cultures agricoles ; mais même dans ce cas il serait difficile, vu le caractère purement descriptif du passage, de le rendre par « nourricière ». Ailleurs (*Aen.*, VII, 774), c'est Diane, sous le nom de Trivia, qui est qualifiée d'*alma*, au moment où elle sauve Hippolyte ressuscité en le dérochant à la colère de Jupiter :

At *Triuia* Hippolytum secretis *alma* recondit  
Sedibus.

*Alma* fait en quelque sorte ici écho à *placabilis*, appliqué quelques vers plus haut à l'autel consacré à Diane dans le bois sacré d'Égérie<sup>1</sup>. Ailleurs (*Aen.*, X, 439), c'est Juturne, sœur divine de Turnus, qui est désignée par les mots de *soror alma*. Ailleurs encore, c'est Cybèle qui, en tant que mère des dieux, est désignée par les mots *alma Cybebe* (X, 220), puis, dans la bouche de Cymodocée (234), par le simple mot *genetrix*, et qu'Énée invoque enfin en ces termes (252) : « *Alma* parens Idaea deum. » Traduire *alma* par « nourricière » serait ici hors de propos.

Chez Horace, de même (*Od.*, I, 2, 43), Mercure est appelé « fils de la bienfaitante Maïa », *almae Maïae*. Et les Muses, sous le nom de *Camenae*, sont également qualifiées d'*almae* (*Od.*, III, 4, 42), que d'aucuns ne craignent pas de rendre par « nourricières ». Interprétation que Forcellini, dans son Dictionnaire, cherche à justifier bizarrement en ces termes : « *almae* Musae, h. e. studiorum altrices ».

Chez Lucrèce (VI, 750), c'est Pallas qui, en tant que protectrice d'Athènes, est appelée *alma* : « *Palladis ad templum Tritonidis almae* » ne peut évidemment se traduire que par : « auprès du temple de la bienfaitante Pallas Tritonide ».

Chez Ovide (*Heroïd.*, 2, 41), c'est Junon qui est appelée *alma*, en tant que protectrice du lit nuptial. A Démophon, qui l'a abandonnée, Phyllis rappelle qu'il lui avait fait des serments de toute espèce, notamment par Vénus et par Junon, qui règne avec bienveillance sur les couches conjugales : « *toris quae praesidet alma maritis* ». Dans les *Métamorphoses* (VII, 762), c'est également Thémis, déesse bienfaitante de la justice, qui est appelée *alma* ; ce que l'on retrouve textuellement dans les *Bucoliques* de Calpur-

1. On peut noter que chez Laevius (Macrobe, III, 8, 3) Diane était aussi appelée : *alma Noctiluca*.

nus Siculus (I, 44). De même d'ailleurs que chez Stace (*Silu.*, I, 4, 2), Astraea, cette autre déesse de la justice, fille et doublure de Thémis, est qualifiée, pour la même raison, d'*alma*, et qu'elle est, en outre, désignée dans la *Thébaïde* (XI, 132) par les mots de *Virginis almae*, mots dont l'association serait vraiment surprenante si l'on donnait à *almae* le sens de « nourricière<sup>1</sup> ».

Chez Valerius Flaccus (*Argon.*, I, 311) et chez Stace (*Silu.*, I, 2, 44-45), on trouve l'Aurore, sous le nom de Tithonia, qualifiée de même d'*alma*, toujours avec la valeur de « bienfaitante ». Chez Stace également (*Achill.*, II, 219) Thétis, en tant que mère d'Achille, est appelée *Thetidis almae*, comme plus haut (I, 339) elle était appelée *blanda Thetis*, la douce Thétis.

A toutes ces déesses joignons encore la Terre (qu'on peut, si l'on y tient, assimiler à Cybèle). Ovide, dans ses *Métamorphoses* (II, 272), au moment où la maladresse de Phaéthon vient d'embraser l'univers, met en scène la Terre, qui, élevant avec épouvante sa tête au-dessus de l'Océan qui l'entoure et s'effondrant sous l'effet de la chaleur, s'adresse à Jupiter en poussant de sinistres gémissements. *Alma Tellus* peut ici se traduire par « la douce Terre » ou, au besoin, par « la Terre maternelle », mais non par « la Terre nourricière » : d'autant que, dans la suite même de la phrase, trois vers plus loin, la Terre, qui dresse au-dessus des flots son visage accablé, est dite « aride jusqu'au cou », *collo tenus arida*<sup>2</sup>. On trouve la Terre qualifiée également d'*alma* dans Stace (*Theb.*, VIII, 313), où cette « créatrice éternelle des hommes et des dieux » est invoquée en ces termes : « tot gentibus *alma*, tot altis urbibus ac populis ». Quelques vers plus bas (320), elle est appelée plus brièvement *optima*.

Les divinités précédentes sont toutes du sexe féminin : c'est le cas le plus fréquent. Voici cependant, pour compléter la série, ce même adjectif *almus* appliqué à des dieux mâles : à Neptune, par exemple, dans l'*Anthologie latine* (24, 225), où il est invoqué en ces termes : « salis *alme* profundi... *Neptune* ». Et pareillement à Priape, qui dans une inscription en vers relevée par Bücheler (*Carmina latina epigraphica*, 1504, 31) est appelé *Priape... alme*, et, au vers suivant, *sancte*. — Citons également ce passage de *La*

1. Cf. ci-après, p. 60, le cas analogue de la Sibylle.

2. Nourricière et aride : cette incompatibilité n'a pas empêché G. Lafaye de les associer étrangement dans sa traduction des *Métamorphoses* : « Cependant, écrit-il, la Terre nourricière, environnée par l'océan, ... la Terre aride souleva jusqu'au cou seulement (?) son visage opprimé. »

*Cité de Dieu* (VII, 11), où saint Augustin, rassemblant une série de *cognomina* spécialement appliqués à Jupiter, y fait figurer *almus*, auquel il semble bien redonner (un peu comme Apulée) son sens étymologique, puisqu'il le rapproche de *ruminus*, dérivé de *ruma*, mamelle, en stipulant que le dieu ainsi désigné offre aux animaux la mamelle qu'ils ont à sucer.

Mais revenons à l'époque classique. Lorsque Horace, dans son *Chant Séculaire*, invoque Phébus, il l'appelle (v. 9) *alme Sol*, ce qu'il est d'autant plus impropre de traduire par « Soleil nourricier » qu'il ne figure là que comme faisant alternativement paraître et disparaître le jour : « curru nitido diem qui Promis et celas ». « Soleil bienfaisant » était la traduction de Léon Halévy dans la vieille collection Panckoucke. Villeneuve, en revanche, croit justifier « nourricier » en alléguant qu'Horace « n'assimile pas ici le Soleil avec Apollon ». Assertion toute gratuite : car le parallélisme établi dans ce passage, comme dans le *Chant Séculaire* tout entier, entre Phébus et Diane — qui d'ailleurs est à son tour appelée un peu plus loin *Luna* (v. 36) — ne permet à cet égard aucune hésitation.

A côté des divinités proprement dites, nous pourrions faire figurer aussi des héros mythologiques, tels que Castor, que Valerius Flaccus (*Argon.*, V, 560) invoque ainsi : « O Iouis *alma* progenies ! »

Laissons là, pour l'instant, les divinités. Remarquons seulement qu'avec ces êtres éternels nous franchissons, au point de vue sémantique, une double étape : car *almus* prend ici le sens très net de « bon, bienfaisant, généreux, secourable », mais il prend du même coup une valeur religieuse, une signification quasi rituelle, qui se rencontre dans tous les textes du même ordre. Vu l'optimisme dont elle est imbue, elle fait également penser à des équivalents tels que « propice », ou même « providentiel ».

\* \* \*

Arrivons aux créatures mortelles. La Sibylle nous servira de transition : car, si elle n'est pas un être éternel, elle n'en est pas moins douée d'un don de prophétie miraculeux, qui n'est pas loin de l'apparenter aux créatures célestes. Or, s'adressant à la Sibylle, Énée, au VI<sup>e</sup> livre de l'*Énéide*, l'appelle une première fois (v. 65) *o sanctissima uates*, puis *alma* tout court (v. 74), puis *o uirgo* (v. 104), puis de nouveau *alma* (v. 117). On peut traduire ce der-

nier mot, comme d'aucuns l'ont fait, par « vierge sainte » (qui est peut-être un peu osé), ou « vierge secourable », mais non pas certes par : « vierge nourricière. »

Voici maintenant un passage de Properce (IV, 9, 51), où une simple mortelle consacrée au culte de Junon, une vieille prêtresse à cheveux blancs, qui cherche à écarter Hercule d'un lieu sacré réservé aux femmes, est appelée *alma sacerdos* : ce qu'on ne saurait entendre, vu le caractère de la scène, par « une bonne, ou une bien-faisante, prêtresse », mais bien par « une respectable, ou vénérable, prêtresse ». Nuance nouvelle de cette même acception religieuse que nous signalions tout à l'heure.

On peut également mentionner certains textes où l'empereur Auguste, personnage semi-déifié même de son vivant, est qualifié d'*almus*. C'est le cas dans l'*Élégie pour Mécène* (I, 13), où il est désigné par les mots de *Caesaris almi*. De même encore, dans un poème, beaucoup plus tardif, d'Optatianus Porphyrius (2, 2), il est dit que le tout-puissant Auguste réjouit tous les mortels par sa souveraine bienfaisance, *almo numine* ; il y est de plus directement invoqué peu après (2, 19) en ces termes : « *alme, salus orbis* ».

Quittons enfin le terrain religieux et venons-en à la commune humanité. Relevons d'abord, en passant, un vers de Martianus Capella dans son curieux ouvrage *De nuptiis Philologiae et Mercurii* (II, 192), où il désigne apparemment Triptolème par la périphrase suivante : « *curui... puer almus aratri* ». Mais cette commune humanité va nous fournir un cas bien imprévu, bien anormal, si l'on rattache obstinément *almus* à son sens étymologique. Lucrèce, parlant très poétiquement (V, 230) de ce qu'il appelle les balbutiements caressants d'une nourrice, exprime la chose ainsi : « *almae nutricis blanda atque infracta loquela* ». Comment imaginer qu'une nourrice puisse être qualifiée de nourricière ? *Alma nutrix*, c'est à peu près ici ce que nous appellerions « une tendre nourrice<sup>1</sup> ». Mais ce qui est plus curieux, c'est que, si nous remontons jusqu'à Plaute, nous trouvons déjà, dans son *Curculio*, la même alliance de mots sur un ton de pure bouffonnerie. C'est, en effet, Curculio lui-même, le parasite, qui (v. 358) invoque Hercule, son patron, son prétendu protecteur, en ces termes : « *inuoco almam meam nutricem Herculem*. » Quelle que soit l'intention exacte, plutôt difficile

1. Peut-être ne faut-il pas donner une valeur différente à la périphrase assez plate employée au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., dans l'une des « énigmes » versifiées de Caelius Symposius (35, 1) pour désigner la chèvre Amalthée : « *alma louis nutrix* ».

à saisir, de Plaute en lançant cette singulière plaisanterie, n'avons-nous pas là l'une des meilleures preuves que le sens d'*almus* avait fortement évolué dès les temps les plus anciens, que, dès le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, son sens étymologique s'était voilé, sinon effacé, aux yeux des écrivains les plus cultivés, et que par conséquent les poètes postérieurs de l'âge proprement classique, Lucrèce, Virgile et autres, loin d'innover en ceci, n'ont fait que se conformer à une tradition littéraire dont ils avaient hérité?

\* \* \*

*Almus* est, d'autre part, également employé, toujours poétiquement, pour qualifier les objets inanimés. Nous avons déjà cité notamment le terrain de culture et les plantations de vignes : on était encore là très près du sens initial de nourricier. Mais tel n'est pas toujours le cas. Ainsi, dans Lucrèce (II, 390), *almus* sert à qualifier « la douce fluidité de l'eau » : *liquor almus aquarum* (et non, à mon avis, « la liqueur nourricière des eaux<sup>1</sup> »). Rapprochons-en, malgré la différence, le passage de la *Moselle* d'Ausone (v. 446) où cette rivière est appelée, au vocatif, *alme amnis*, alors que deux vers plus haut elle était qualifiée de *sacrum amnem*. Il y a manifestement parenté entre les deux épithètes<sup>2</sup>. — Dans Horace et dans Virgile, *almus* qualifie souvent le jour, ou sa lumière. Dans Horace, par exemple (*Od.*, IV, 7, 7), nous trouvons *almum diem*, que Villeneuve traduit par « le jour nourricier » et que Plessis, déjà, dans sa grande édition d'Horace, interprétait comme ceci : « *almum diem*, le jour nourricier, le beau temps, qui alimente et renouvelle la vie<sup>3</sup> ». Le contexte implique un sens catégoriquement différent : « Ne t'attends, dit Horace à Torquatus, à rien d'éternel : telle est la leçon que nous recevons de l'année et de l'heure qui nous ravissent la douceur de nos jours » :

Immortalia ne speres monet annus et alnum  
Quae rapit hora diem.

— Dans Virgile (*Buc.*, VIII, 17), *diem alnum*, c'est plus nettement encore la douceur du jour, lorsque le malheureux Damon,

1. Traduction Ernout.

2. Cf. ci-après, p. 64.

3. Interprétation qui, à vrai dire, a dû embarrasser Plessis lui-même ; car la note correspondante de sa petite édition classique est rédigée comme suit : « C'est bien « nourricier » ; qui alimente la vie, la renouvelle. »

dévoré de tristesse et d'amertume, s'écrie, évoquant l'étoile du matin : « Parais, Lucifer, précède et ramène la lumière bienfaisante du jour » :

Nascere, praeque diem ueniens age, Lucifer, alnum.

— Dans l'*Énéide*, c'est la lumière elle-même (et non plus le jour : affaire de prosodie) qui est, à deux reprises, qualifiée d'*alma*. On y lit, en effet (I, 306) : « ut primum *lux alma* data est », « dès que reparut la lumière bienfaisante », par opposition à la nuit, durant laquelle Énée vient d'être violemment troublé et agité. Ce qui n'empêche pas Servius de déclarer dans son commentaire que la lumière est appelée *alma* parce qu'elle nourrit toutes choses, « quod alat universa », et — détail amusant — de faire appel pour légitimer cette affirmation à la science des physiciens : « nam physici dicunt omnia per diem crescere ». On lit pareillement dans l'*Énéide* (XI, 182-183) :

Aurora interea miseris mortalibus *almam*  
Extulerat *lucem*, referens opera atque labores.

« Cependant, l'aurore avait rendu aux malheureux mortels la bienfaisante lumière, en ramenant pour eux les travaux et les peines » (à savoir les pénibles travaux qu'exige d'eux l'érection de bûchers pour leurs morts, travaux qu'avait interrompus la nuit).

De ces quelques exemples retenons surtout que les divers objets ainsi qualifiés, eau, jour, lumière, sont, du fait même de leur épithète, sinon personnifiés, du moins en voie de personnification, d'assimilation à des êtres vivants, grâce précisément à la vertu de bienfaisance et de douceur qui leur est ainsi attribuée.

\* \* \*

Dernier emploi d'*almus*. Le voici accolé à quelques noms abstraits, délibérément personnifiés, et même déifiés. Déjà dans Ennius, cité par Cicéron (*De Off.*, III, 29), nous rencontrons *fides alma*, sous forme exclamative : « O Fides alma, apta pinnis ! » Ce que Forcellini interprète et commente ainsi : « alma fides, quia nimirum Dea habita est — il devrait s'en tenir là — vel quia fide alitur humana societas ». Ne frisons-nous pas ici le ridicule ? En fait, cette Fides est si clairement divinisée dans la pensée d'Ennius

que Cicéron rappelle à ce propos, s'appuyant sur un discours de Caton, que les Romains du temps jadis l'avaient placée au Capitole à côté de Jupiter Optimus Maximus.

Chez Tibulle (I, 11, 67), c'est la paix qui est appelée *Pax alma*, et dépeinte tenant un épi à la main et répandant symboliquement les fruits qui coulent de sa robe blanche. Ponchont traduit avec raison par « bienfaisante » ; on pourrait risquer « charitable ».

Dans les *Odes* d'Horace, c'est d'abord (IV, 5, 8) la félicité, ou mieux la fécondité, sous le nom de *Faustitas*, qui, adjointe à Cérès comme déesse animatrice des campagnes, est appelée *alma*, toujours avec la même nuance de sens. C'est ensuite la gloire militaire, sous son nom poétique d'*adorea* (*Od.*, IV, 4, 41). Il s'agit de la victoire du Métaure : « Ille dies... Qui primus *alma* risit *adorea* », dit Horace. Rouvrons encore Forcellini : « *Adorea*, y lisons-nous, h. e. gloria quae alit uirtutem. » Il est vrai que, pris d'un scrupule, Forcellini indique cette fois à la fin de son article que Festus et certains glossaires donnent comme synonymes d'*almus* le mot *sanctus* ou le mot *pulcher*, « quae notiones, ajoute-t-il, fortasse in quibusdam Scriptorum exemplis locum habere poterunt, in quibus alicui significatio alendi non arrideret. Neque enim improbandae sunt ». Demi-résipiscence, qui, sous cette forme, ne manque pas de saveur.

Retenons-en du moins cette mention de *sanctus* comme synonyme possible d'*almus* dans un certain nombre de textes. Le *Thesaurus* y joint *sacratus* et *uerendus*, « sacré, vénérable », qui sont bien dans la note voulue. Ce sens religieux, ce sens quasi rituel, d'*almus* était tellement sensible dès l'antiquité<sup>1</sup> et s'accentua progressivement à tel point que les écrivains de l'époque chrétienne l'utilisèrent couramment comme qualificatif de Dieu, qu'Ausone (*Anthol. lat.*, 317, 16) appelle *pater alme*, Paulin de Pella (*Eucharisticum carmen*, 519) *Deus alme*, et Paulin de Nole (*Carm.*, 20, 35) *almum Deum*. Paulin de Nole (17, 33) et le poète Dracontius (*De laudibus Dei*, 3, 51) s'en servent de même pour qualifier le Christ : *almi Christi* ; le poète Marius Victor (*Aleth Alethia*, 5) pour qualifier le Saint-Esprit : *almus spiritus*. Une inscription chrétienne l'applique à la Vierge Marie : « in honore *almae Mariae*, genetricis Domini<sup>2</sup> ». Parfois aussi, on l'appliquait à des saints ou à des

1. Cf. la note de Servius (*Georg.* I, 7) citée ci-dessus, p. 56.

2. Il faut naturellement en rapprocher le « *Dei mater alma* » de l'*Ave maris stella*, œuvre de l'évêque de Poitiers Venance Fortunat (vi<sup>e</sup> siècle).

martyrs, Paulin de Nole par exemple (*Carm.*, 6, 315) à saint Jean : *alme Iohannes*<sup>1</sup>. Si bien que cette évolution justifierait presque la traduction de « vierge sainte » concernant la Sibylle et autoriserait au besoin à risquer des traductions telles que « sainte Vénus » ou « sainte Junon ». Nous voilà loin, à tout le moins, de « nourricier » et de « nourricière ».

\* \* \*

Récapitulons brièvement. *Almus* a donc, en gros, trois significations, successives ou simultanées : 1<sup>o</sup> nourricier, fécondant ; 2<sup>o</sup> bienfaisant, bon, généreux, secourable ; 3<sup>o</sup> respectable, vénérable, sacré. Ce qui importe, c'est de s'en référer, chaque fois qu'on rencontre ce mot, au contexte et, autant que possible, à l'intention de l'écrivain. En revanche, le sens de « créateur » doit être éliminé.

\* \* \*

Ce principe établi, appliquons-le à *alma Venus*, et spécialement à l'*alma Venus* de Lucrèce.

L'alliance de mots « *alma Venus* » n'est naturellement pas une création personnelle de Lucrèce : il faut y voir une formule pieuse de date ancienne. De même, en effet, que nous avons trouvé dans le *Curculio* de Plaute *alma nutrix*, nous rencontrons déjà dans son *Rudens alma Venus* : Palaestra et Ampelisca, ces deux malheureuses naufragées qui tremblent de peur à l'idée de retomber aux mains du terrible proxénète Labrax, sur le conseil que leur a donné Trachalion de se placer sous la protection de Vénus, embrassent en s'agenouillant l'autel de la déesse et, tout en larmes, la supplient de les en préserver. Elles l'appellent (v. 695) *alma Venus*, c'est-à-dire « bonne Vénus », douce et bonne protectrice des êtres exposés à un danger comme le nôtre : il ne peut être question de « nourricière » ; « tutélaire » conviendrait parfaitement. A l'acte suivant, où les pêcheurs, en pleine tempête, l'invoquent à leur tour pour lui demander sa protection, son aide, ils la qualifient de *bona* (v. 305). Nous avons déjà noté l'équivalence de ces deux épithètes. On pourrait en rapprocher, en outre, des adjectifs comme *benignus*, *mansuetus*, *lenis*, ou encore *propitius*, *municus* ou *salutaris*.

1. J'emprunte ces citations au *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens* de Blaise.

Que Lucrèce ait ou non emprunté *alma Venus* à Plaute (nous n'en trouvons aucune trace littéraire dans l'intervalle), Virgile, Horace, Ovide, Apulée ne l'ont à coup sûr pas employé sans se souvenir de Lucrèce.

Chez Ovide, on pourrait noter, en tête du IV<sup>e</sup> livre des *Fastes*, une brève invocation à Vénus qui rappelle celle de Lucrèce, quoique le ton en soit totalement différent. Il lui demande de l'inspirer, en l'appelant « mère des deux Amours » :

Alma, faue uati, geminorum mater Amorum

(il s'agit sans doute des deux amours platoniciens). Le sens de « bienfaitante » paraît s'imposer. Invoquer Vénus et lui demander son aide quand on entreprenait une œuvre poétique était devenu d'ailleurs un procédé presque banal : nous le retrouvons encore, au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle, sous la plume d'Hosidius Geta, dans le préambule de sa tragédie de *Médée* : « nostro succurre labori, *alma Venus*<sup>1</sup> ». Mais revenons au IV<sup>e</sup> livre des *Fastes* : il y a, à partir du v. 89, tout un développement sur Vénus, où les deux sens fondamentaux de « nourricier » et de « bienfaitant » se trouvent en quelque sorte associés et mélangés, combinaison qui ne laisse pas, s'il y prend garde, d'embarrasser le traducteur. Ce IV<sup>e</sup> livre est, en effet, consacré au mois d'avril, placé sous la tutelle de Vénus, ce qui amène Ovide à la célébrer dans une longue et pompeuse tirade où il lui attribue les plus exaltants bienfaits. S'insurgeant contre ceux qui veulent (c'était le cas de Varron) que le nom d'avril vienne du verbe *aperire*, sous prétexte qu'il marque le début du printemps, saison qui ouvre toutes choses à la vie, il vient d'affirmer que c'est du mot grec qui désigne l'écume de la mer (*ἀφρός*) que dérive le latin *aprilis*. Ce mois, déclare-t-il, *Venus alma* le revendique, en étendant sur lui sa main. « Cette déesse d'une dignité suprême, ajoute-t-il, régit l'univers entier ; ... elle donne des lois au ciel, à la terre, aux ondes d'où elle est née ; elle embrasse par ses créations toutes les espèces existantes ; elle a fait naître tous les dieux ; elle a fait venir les moissons et les arbres ; elle a uni en les rapprochant les âmes incultes des hommes et appris à chacun d'eux à se joindre à sa pareille ; etc. » Il est clair qu'*alma* évoque ici, en même temps que la bonté de Vénus, sa puissance fécondante, qui en est le plus éclatant témoignage.

Mais tout Ovide n'est pas là. A la fin de ses *Métamorphoses*

1. D'après Tertullien, *De praescript. heretic.*, 39.

(XV, 807 et suiv.), Jupiter s'attache à consoler Vénus de la mort de César, qui la désole et la bouleverse, en lui annonçant notamment la prochaine apo théose de son illustre descendant, qu'elle va avoir le bonheur d'effectuer de sa propre main. Là-dessus Vénus, invisible pour tous, descend du ciel, s'introduit à Rome au palais du Sénat, sépare l'âme du corps de César, l'enlève, et la transporte au ciel, où elle se transforme soudain en étoile étincelante. Or, elle est, à cette occasion, appelée *alma Venus*. Que viendrait faire ici « nourricière » ou même « fécondante » ? Il faut évidemment entendre : la bonne Vénus, Vénus au cœur sensible (nuance nouvelle), ou n'y voir qu'un vulgaire cliché<sup>1</sup>.

Chez Virgile, quand Énée (*Aen.*, I, 618) se présente devant elle, Didon lui demande, pleine d'émotion et d'admiration :

« Tune ille Aeneas, quem Dardanio Anchisae  
*Alma Venus Phrygii genuit Simoentis ad undam?* »

On peut entendre : « Tu es donc cet Énée que la bonne Vénus a enfanté sur les bords du Simois ? » La « vénérable Vénus » exprimerait mieux, à mon avis, le sentiment qui anime Didon. Mais je ne crois pas que « la puissante Vénus » (trad. Goelzer) soit en harmonie avec ce sentiment.

Je ne crois pas, non plus, que « la puissante Vénus » soit le sens dans ce passage de l'Énéide (X, 332) où, Énée étant attaqué par les sept fils de Phorcus, certains de leurs traits rebondissent et s'émoussent sur son casque ou son bouclier, tandis que d'autres, détournés par Vénus, ne font qu'effleurer son corps : « deflexit, dit Virgile, partim stringentia corpus *Alma Venus* ». La traduction de Bellessort, « la maternelle Vénus », quoiqu'elle n'ait rien de littéral, est cependant mieux assortie au texte.

Quant à Horace, à la fin de sa dernière Ode (IV, 15, v. 25 et suiv.), consacrée à la gloire d'Auguste, il déclare que les Romains célébreront désormais avec enthousiasme, dans des chants quotidiens, la race entière des Jules, « tous ces héros que leurs vertus ont illustrés, et Troie, et Anchise, et la postérité de la bonne Vénus (*almae progeniem Veneris*) ». De la « sainte » Vénus serait ici assez tentant, mais non pas certes : de « Vénus nourricière ».

Chez Apulée enfin, il y a dans *L'Ane d'or* (IV, 30) le passage que

1. Un cas où le cliché n'est aucunement douteux est celui de ce vers d'Ausone (*Anthol. lat.*, 639, 4) : « Festiferum aprilum vindicat *alma Venus*. » Il ne l'est pas non plus dans cette formule d'un vers épigraphique d'Apronius Caesianus (*C. I. L.*, X, 7257), où la réminiscence de Lucrèce est tout particulièrement manifeste : « *Aeneadum alma parens*. »

mentionnait Ernout<sup>1</sup>, où Vénus, furieuse qu'on accorde à une jeune mortelle qui n'est autre que Psyché autant d'admiration et d'honneurs qu'à elle-même, s'écrie, pleine d'indignation et de colère : « En rerum naturae prisca parens, en elementorum origo initialis, en *orbis totius alma Venus*, quae cum mortali puella partiaro maiestatis honore tractor, et nomen meum caelo conditum terrenis sordibus profanatur ! » Évidemment, la « bonne » ou la « bien-faisante » Vénus seraient ici hors de propos ; le contexte et, de plus, le génitif *orbis totius*, dépendant anormalement d'*alma*, appellent au contraire l'interprétation : « Vénus nourricière du monde entier. »

Il y a donc, d'un texte à l'autre, flottement et oscillation. A la lumière de ces considérations, examinons maintenant l'*alma Venus* de Lucrèce, en tenant le plus grand compte du contexte. Car je me suis aperçu, en rédigeant récemment ma propre traduction du *De Rerum Natura*<sup>2</sup>, que l'on commet usuellement en cet endroit une erreur des plus graves, portant à la fois sur *alma Venus* et sur l'ensemble du passage.

L'invocation à Vénus par laquelle s'ouvre le poème de Lucrèce s'étend dans sa totalité sur une cinquantaine de vers, d'un mouvement aussi oratoire que lyrique. Mais ce double caractère sera beaucoup plus sensible, beaucoup plus impressionnant, si l'on se rend compte que les vingt-huit premiers vers forment en réalité une seule et unique période, d'une inspiration continue, qu'il faut se garder de couper de ponctuations intempestives (de points principalement)<sup>3</sup>, si l'on ne veut ni en briser l'unité ni en altérer le sens. Or l'erreur habituellement commise consiste à faire conjointement un faux sens sur l'*alma* du vers 2, en le rendant par « nourricière » ou par « life-giver<sup>4</sup> », et un contresens (le mot n'est pas excessif) sur le *quoniam* du vers 4. Il importe, pour mettre la chose au clair, d'avoir sous les yeux le texte de la période en question, convenablement ponctué. Le voici :

Aeneadum genetrix, hominum diuomque uoluptas,  
*Alma Venus*, caeli subter labentia signa  
 quae mare nauigerum, quae terras frugiferentis  
 concelebras, per te *quoniam* genus omne animantum

1. Ci-dessus, p. 52.

2. Annales de l'Université de Lyon, Lettres, III, 24 (1954). (Paris, Société d'édition Les Belles-Lettres.)

3. Certains éditeurs ont été jusqu'à la morceler en plusieurs alinéas.

4. Cf. ci-dessus, p. 52 et 53.

- 5 concipitur uisitque *exortum lumina* solis,  
 te, dea, te fugiunt uenti, te nubila caeli  
 aduentumque tuum, tibi suavis daedala tellus  
 summittit flores, tibi rident aequora ponti,  
 placatumque nitet diffuso lumine caelum :
- 10 nam, simul ac species patefactast uerna diei  
 et reserata uiget genitabilis aura favoni,  
 aeriae primum uolucres te, diua, tuumque  
 significant initum percussae corda tua ui,  
 inde ferae pecudes persultant pabula laeta
- 15 et rapidos tranant amnis, ita capta lepore  
 te sequitur cupide quo quamque inducere pergis,  
 denique per maria ac montis fluuiosque rapacis  
 frondiferasque domos auium camposque uirentis,  
 omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
- 20 efficis ut cupide generatim saecula propagent ;  
 quae *quoniam* rerum naturam sola gubernas,  
 nec sine te quicquam dias in *luminis* oras  
*exoritur* neque fit laetum neque amabile quicquam,  
 te sociam studeo scribendis uersibus esse
- 25 quos ego de rerum natura pangere conor  
 Memmiadae nostro, quem tu, dea, tempore in omni  
 omnibus ornatum uoluisti excellere rebus :  
 quo magis aeternum da dictis, diua, leporem.

Qu'on remarque les deux *quoniam* : celui du vers 4 et celui du vers 21 : ils se répondent, ils se font écho, le second reprend le premier. On trouverait sous la plume de Lucrèce, qu'on veuille bien s'y reporter, des exemples tout à fait semblables de la même construction, de la même reprise de *quoniam*, dans les deux passages suivants : chant III, v. 425-434 et 436 ; chant IV, v. 54-63<sup>1</sup>. Ici, la reprise est encore accentuée et comme soulignée par la répétition caractéristique de certains mots : *exortum lumina* (v. 5) ; *luminis* (v. 22), *exoritur* (v. 23). Le sens est donc manifestement le suivant (je m'excuse de citer ma propre traduction) :

Mère des Énéades, Volupté des hommes et des dieux, généreuse Vénus, qui sous le céleste glissement des astres peuples la mer porteuse de

1. III, 425-434 et 436 :

« Principio, *quoniam* tenuem constare minutis...  
 nunc igitur, *quoniam* quassatis undique uasis...  
 et nebula ac fumus *quoniam* discedit in auras... »

IV, 54-63 :

« Principio, *quoniam* mittunt in rebus apertis...  
 quae *quoniam* fiunt, tenuis quoque debet imago... »

navires et la terre porteuse de moissons, puisque c'est par toi que toute race vivante est conçue et contemple à son apparition la lumière du soleil, que devant toi, Déesse, fuient les vents, devant toi et à ton approche les nuages du ciel, que sous tes pas la terre industrielle se jonche de douces fleurs, que pour toi les flots des mers sourient et le ciel apaisé respandit de la lumière qui l'inonde : car, aussitôt que se déploie la claire beauté du printemps et que, désempisonné, le souffle fécondant du zéphyr se ranime, ce sont d'abord les oiseaux des airs qui te saluent, Divine, et signalent ta venue, le cœur secoué par ta puissance ; puis les bestiaux affolés bondissent parmi les rians pâturages et traversent à la nage le cours torrentueux des rivières, tant chacun, captivé par ta grâce, te suit avidement où tu l'entraînes sans relâche ; enfin par les mers et les monts et les fleuves impétueux et les logis feuillus des oiseaux et les plaines verdoyantes, insinuant au fond des cœurs les rudes caresses de l'amour, tu fais en sorte que tous les êtres perpétuent passionnément leur espèce ; puis donc que tu gouvernes seule la nature et que sans toi rien ne paraît aux bords divins de la lumière, rien ne se crée de beau ni d'aimable, je souhaite d'avoir ton appui en écrivant ces vers que j'entreprends de composer sur la Nature à l'intention de mon cher Memmius, que tu as eu à cœur, Déesse, de parer de tous les dons pour qu'il fût en toute circonstance hors de pair : autre raison pour toi, Divine, de donner à mes paroles une grâce éternelle.

Il est clair, en effet, que le *quoniam* du vers 4 n'explique pas, en dépit d'une apparence trompeuse, le *concelebras* du même vers<sup>1</sup>, mais annonce et prépare de loin l'idée maîtresse, l'unique proposition principale de la période : « te sociam studeo scribendis uersibus esse » (v. 24), proposition à laquelle tout ce qui précède est logiquement subordonné. Le sens général, parfaitement cohérent, se dégage par suite ainsi : « puisque tu es la déesse créatrice de tout ce qu'il y a de vivant, de beau et de lumineux sur la terre, je place sous ta protection le poème que je vais composer pour Memmius. » Sens qui s'accroît d'ailleurs encore lorsque Lucrèce, quatre vers plus loin, demande à Vénus de bien vouloir donner à ses paroles « une grâce éternelle », *aeternum leporem*. C'est, en d'autres termes, cette idée de grâce et de beauté qui, d'un bout à l'autre de cette puissante période, prédomine. Le vocatif *alma Venus* n'est pas, en définitive, en corrélation intellectuelle avec la partie immédiatement contiguë du texte, mais bien avec les der-

1. Cf. la note de Bergson, ainsi rédigée, dans ses *Extraits de Lucrèce* (Delagrave, 3<sup>e</sup> éd., 1899) : « *Per te quoniam...* explique *concelebras*, toi qui peuples la terre, puisque tout être vivant te doit la vie. »

niers vers du passage, et ne signifie donc certainement pas « Vénus nourricière », mais « bonne, bienfaisante, généreuse Vénus ».

\* \* \*

En conclusion, je pense avoir montré par cet exemple quels peuvent être les pièges et les méfaits de l'étymologie et combien il peut être prudent de s'en méfier. Ce n'est pas à l'étymologie qu'il convient de faire appel quand on traduit ou commente, mais essentiellement à l'usage établi et, plus encore peut-être, à l'intention particulière de l'auteur. Pourquoi? Parce qu'en dépit de la filiation entre le sens étymologique des mots et leur sens usuel ou imagé, il y a pratiquement rupture, plus ou moins accusée selon les cas, entre la signification originelle et les significations dérivées. En toutes langues, les exemples abondent. Pour m'en tenir toutefois au latin, je pourrais citer l'adjectif *argutus*, dérivé du verbe *arguere*, indiquer, prouver, éclaircir, et qui a pris successivement les sens de « clair » (appliqué à la voix ou au regard), d'« aigu », de « pointu », de « fin, rusé », et de « bavard »; ou encore des mots comme *frigidus*, *gelidus*, qui signifient à l'origine froid, gelé, puis simplement « frais », quand il s'agit notamment d'une rivière ou d'un ruisseau, d'un vallon, de l'air, du vent (surtout en poésie), sans parler de « froid » ou de « glacial » pris au sens moral. Mais je désire surtout rappeler en terminant, que la thèse que je soutiens n'est pas nouvelle et qu'elle est même le thème principal du *Traité de Stylistique française* de Ch. Bally : « L'étymologie », écrivait-il<sup>1</sup>, résumant ainsi sa pensée, « rend compte, dans certains cas, d'associations encore existantes, mais plus habituellement elle ravive des associations dès longtemps éteintes. »

RENÉ WALTZ.

1. T. I, p. 34 (Librairies Winter, Heidelberg, et Klincksieck, Paris, 1909).